

Numéro 28

18 Novembre

- 1921 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

- France -

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

cinéa

UN
franc

Cinéa est la revue
des cinégraphistes français

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysée 58-84
Londres : A.-F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road, W. C. 2

Cinéa est le magazine
des spectateurs français



MAË MURRAY

PHOTO PARAMOUNT

La jolie petite danseuse des "Ziegfeld Follies de New-York" est devenue une comédienne variée et délicate, parfois émouvante. Nous l'avions admirée dans *Un Délicieux Petit Diable*. Elle est charmante dans *Liliane*. Elle sera touchante et toujours exquise de grâce plastique dans *Loup de Dentelle*.

cinéma

a publié les biographies de Van Daële, Modot, Signoret, Emmy Lynn, J. Catelain, France Dhélia, André Nox, Huguctte Duflos, Marcel Vallée, Charles Dullin, Musidora, René Cresté, Marcel Lévesque, Gaby Morlay, René Navarre, S. de Napierkowska, Andrée Brabant, A.-F. Brunelle, Romuald Joubé, Jean Dax, Eve Francis, Gaston Jacquet, G. de Gravenne, J. Grétilat, Geneviève Félix, Pierre Magnier, Jean Toulout, Léon Mathot, Séverin-Mars, Maë Murray, Marise Dauvray, E. de Max, Henri Rollan, Lili Samuel, Marie-Louise Iribe, Louise Colliney, Vermoyal, Mary Harald, André Roanne, Suzanne Talba, Henri Debain, Biscot, Gina Rely, S. de Pedrelli, Suzie Prim, Georges Lannes, Christiane Delval, Gastao Roxo, etc...; et de Antoine, J. de Baroncelli, Raymond Bernard, H. Diamant-Berger, Germaine Dulac, G. du Fresnay, Abel Gance, René Hervil, Henry Krauss, René Le Somptier, Marcel L'Herbier, Louis Mercanton, Louis Nalpas, Léon Poirier, Henry Roussell, E. - E. Violet, Louis Delluc, etc., etc... ..

(Numéros 18, 19, 20, 24, 26)

Neuvième Edition

LA SIRÈNE
A
ÉDITÉ
La Jungle du Cinéma

Neuvième Edition

ROBES

LINGERIE

MARIO FRANCIS
BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Élysées), Paris
Tél : 61-55 17-36 Métro : Georges V



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central : 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)



EN VENTE PARTOUT :
la vie et le roman du fameux humoriste
CHARLOT
ses aventures, ses débuts pittoresques, ses idées, ses projets, ses films, ses habitudes, ses amis, ses confidences. Un beau volume illustré de nombreuses photos.
Prix 6 fr. Envoi franco contre mandat postal adressé à M. DE BRUNOFF, Éditeur, 32, Rue Louis-le-Grand, Paris

Sur la table de Charlie Chaplin, au Clarige, j'ai vu ce livre vert, coupé et qui est plus, annoté par le grand artiste si magnifiquement portraituré, si heureusement décrit, si finement analysé par l'auteur de *Fiebre* et de *La Fête espagnole*. Louis Delluc présente dans sa biographie de Charlott un Charlott tel qu'il est, tel qu'il s'est vu et tel qu'il se raconte.

L'historien suit son modèle du commencement de sa carrière à l'apogée qu'il vient d'atteindre avec *The Kid*, à moins que ce génie, toujours meilleur, toujours plus haut, ne nous réserve des surprises.

De film en film, derrière Charlott, Louis Delluc nous guide en critique, en admirateur, en remarquable journaliste, je ne crois pas qu'on ait avec plus de compétence et avec plus de bonheur parlé de la célèbre vedette de l'écran universel.

J. L. C. (Comedia)



Cours **ROCHE** O.I.Q.
Gratuits

Subventionné du Ministère de l'Instruction Publique

■ CINÉMA ■ TRAGÉDIE ■
■ COMÉDIE ■ ■ CHANT ■

10, Rue Jacquemont
(Nord-Sud : La Fourche)

Aux Publications Filma
3, Boulevard des Capucines, 3

va paraître bientôt

**LE TOUT
CINÉMA**

annuaire général illustré
du monde cinématographique

cinéma

RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

BOUILLANT ACHILLE. — 1^o Voulez-vous m'indiquer les noms de ces artistes ?

2^o J'ignore son âge et son lieu de naissance : « Films Jupiter », 10, rue Rochambeau.

RENÉ HENRY. — 53, rue de la Villette. Il est en ce moment à Paris. Munissez-vous de vos photos, c'est plus sûr.

JANE. — Elle est mariée. Son adresse : Studios Gaumont, 53, rue de la Villette.

SPORTSMAN. — Donald Crisp n'est pas un acteur. Il est mieux. Il fait de la mise en scène. J'ignore son âge.

EL RELICARIO. — Raquel Meller a déjà tourné un film en Argentine pour la firme « Cairo ». Je ne sais quand nous verrons ce film et si même nous le verrons jamais.

TROIS MOUSQUETAIRES. — Aimé Simon-Girard n'avait encore, je crois, jamais tourné. Ecrivez « Studios Pathé », rue du Bois, Vincennes.

J'ignore.

LILIANE. — Nous aurons cet hiver l'occasion de voir Maë Murray dans divers films.

La Paramount, 63, avenue des Champs-Élysées.

Maë Murray est mariée à R. Léonard qui est aussi son metteur en scène.

GINETTE B. — Creighton Hale d'abord, Charles Ray ensuite, puis Wallace Reid et Frank Mayo. Thomas Meighan dans la *Clé du Silence*.

Dans quinze jours sans doute.

REMEMBER. — Il a vingt-six ans. Célibataire, ce qui ne prouve évidemment rien. Essayez si vous voulez.

CHARITÉ. — Oui, c'était Robert Haron, il s'est tué en manipulant un browning. Sans doute. La dernière production de Griffith : *Way down East*, qu'on va présenter à Londres seulement.

MAURICIO M. — On a tourné de Blasco Ibanez, *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*. Je crois aussi qu'on réalise en Argentine *Sangre y Arenas*.

LILY. — C'était en effet le *Lily of Life* de la reine de Roumanie.

C'était bien elle, parfaitement. Un jour peut-être.

VIENNE. — Cette artiste est très inégale à mon sens, ce qui n'empêche qu'on la puisse comparer aux plus grandes actrices.

D'origine russe. Elle professa la sculpture. Mariée à M. Bryant qui est son metteur en scène. Elle ne répond pas.

LECTEUR DU CINÉMA. — Ce journaliste se plaint de l'amateurisme, quel fou ! L'histoire de la paille et de la poutre.

CINÉA READER. — Napierkowska a paru dans *Vénus Victrix*, *Dans l'ouragan de la vie*, *La douloureuse comédie*, *L'Atlantide*, etc.

AVENTURE. — Moi je lui trouve l'air d'une carte postale, mais vous pouvez ne pas être de mon avis ; vous me l'avez demandé.

HELLO CHARLIE ! — Il a reçu très peu de personnes. Mais il a vu Cécile Sorel.

Vous m'en demandez trop.

L'APPEL DU SANG. — Ivor Novello est actuellement en Angleterre. Oui. Non musicien.

ADMIRATEUR. — Voyez réponse à El Relicario. Votre idée n'est pas réalisable. Mais je ne suis pas chansonnier.

CINÉASTE. — Voyez donc le Shadowland, le Classic, le Motion Pictures, The Theater, et même le Vanity-Fair.

LE PEINTRE. — Quand vous aurez vu le *Docteur Caligari* vous serez satisfait. Je suis ravi de lire votre lettre.

Bravo ! j'aime les films du Far-West, mais j'avoue préférer *Les Proscrits* ou *Le Trésor d'Arne*.

C. R. — Nous n'avons pas donné toutes les biographies d'interprètes français, parce que nous n'avions pas assez de place et aussi parce que quelques-uns d'entre eux ne nous ont pas encore donné les renseignements complémentaires. Un tout prochain numéro vous donnera la suite.

ANDRÉ S. — Par exemple : *Le Régent*, rue de Passy, essaie de donner tout ce qui est intéressant comme films. Suivez ses programmes.

JOSETTE ALLARD. — 1^o M. Raucourt était Maurice Hebert dans *La Cigarette*.

2^o C'est un film Belge que je n'ai jamais vu et je ne puis vous répondre encore.

ROBERT THOMAS. — 1^o Nous ferons sans doute un numéro spécial sur Chaplin.

2^o Tout a fait de votre avis sur la façon honteuse dont sont traités ses films. Mais si tous les spectateurs comme vous protestaient auprès des directeurs cela ne se passerait sans doute pas ainsi.

3^o Nous arriverons à les publier tous.

4^o Ils aiment sans doute mieux le sucre d'orge.

12^{bis} AVENUE DE L'OPÉRA. — J'ai égaré votre lettre et vous prie de vouloir bien m'écrire de nouveau.

ZORRO. — 1^o Creighton-Hale est né en 1892 à Cork, (Irlande). Ses débuts en 1914 : *The Tairil*. Ensuite il tourne successivement : *Les exploits d'Elaine* et *Les Mystères de New-York* ; puis *Le Masqué aux dents blanches* ; *The old Homestead*, *The seven pearls*, *Désillusion*, *Oh boy !* avec June Caprice, *Miss Milliard*, *The Love Cheat* et *The Idol dancer*.

2^o Je vous donnerai l'adresse dans le prochain numéro.

L'ŒIL-DE-CHAT.

Avez-Vous Vu

Marcel Levesque
dans ... "La Sultane d'Amour"

Jaque Catelain
dans ... "L'Homme du Large"

Musidora
dans ... "Pour don Carlos"

Henry Krauss
dans ... "Les Trois Masques"

Mathot
dans ... "Papillons"

Mary Harald
dans ... "Tih-Minh"

Marcel Vallée
dans ... "Le Tonnerre"

Pierre Magnier
dans "Le Retour aux Champs"

Lili Samuel
dans ... "Villa Destin"

Van Daële
dans ... "Narayana"

Yvonne Aurel
dans ... "Fièvre"

Séverin-Mars
dans ... "J'accuse"

Stacia de Napierkowska
dans ... "L'Atlantide"

Decœur
dans "La Faute d'Odette Maréchal"

Gaby Morlay
dans ... "Un Ours"

CF 40 PER 283



C'est à partir du 6 Janvier prochain
Qu'il faudra aller voir

LE PONT DES SOUPIRS

grand ciné-roman en 8 époques

d'après l'œuvre célèbre de Michel ZEVACO

LE PREMIER FILM EN SÉRIE A GRANDE FIGURATION ET IMPORTANTE
MISE EN SCÈNE

(Publié par *Cinéma-Bibliothèque* — Edition Tallandier)



PASQUALI FILM (U. C. I.)
Exclusivité **GAUMONT**



LE SAGE VOUS DIT :

**NE REMETTEZ PAS A DEMAIN
LE PLAISIR QUE VOUS POUVEZ PRENDRE CE SOIR**

EN ALLANT VOIR

LE COFFRET DE JADE

Imagerie persane de LÉON POIRIER

d'après la nouvelle de Pierre VICTOR

interprétée par

Mlle MYRGA, MM. ROGER KARL et MENDAILLE

Série Pax



Films **Gaumont**

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 11 au Jeudi 17 Novembre

2^e Arrondissement

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Les géants de Norvège. — Le lys grisé. — Le coffret de Jade.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Betty est revenue. — Cendrillon. — Charlot fait une cure. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Après la débacle.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Suppléments facultatifs non passés le dimanche : Le sept de trèfle, 10^e épisode. — Petite Princesse.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — L'autre Femme. — Zigoto maître d'hôtel. — En supplément facultatif : Le pendentif.

3^e Arrondissement

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — La douloureuse comédie. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Dudule à Dada.

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-38. — Salle du rez-de-chaussée. — Charlot fait une cure. — El Dorado. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Salle du premier étage. — Le Porion. — Sa dernière mission. — L'Orpheline, 6^e épisode.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Cascade près de Kien. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — Dudule à Dada. — Le ballon rouge. — La dernière mission.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Miss Rovel. — J'ai perdu mon biquet.

6^e Arrondissement

Cinéma Danton-Palace, 99, boulevard Saint-Germain. — Trud. 27-59. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Liliane.

8^e Arrondissement

Théâtre du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. — Élysées 39-40. — Asmodée à Paris.

9^e Arrondissement

Cinéma Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. — Rigouillard s'en va-t-en ville. — L'Orpheline, 6^e épisode. — De Palermie à Sorrente. — Pour l'humanité.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochechouart. — La Sierra Nevada. — Tailleur pour dames. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — La fille de la Mer.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — Zigoto maître d'hôtel. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Le Porion.

Brunin. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Petite Princesse. — Châteauneuf serrurier par amour.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Petite Princesse. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — La douloureuse comédie.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — Dudule à Dada. — L'Orpheline, 6^e épisode. — La charrette fantôme. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Miss Rovel. — J'ai perdu mon biquet.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Miss Rovel. — J'ai perdu mon biquet.

Splendide-Cinéma, 3, rue Laroche. — Les flirts de Dolly. — Dureté d'âme. — Germinal.

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — La puissance du hasard. — Secrétaire particulière. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (26 et 42, rue du Commerce). — S. M. le Chauffeur de Taxi. — Dureté d'âme. — Scientifique Kineto. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Miss Rovel. — J'ai perdu mon biquet.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-43. — Le littoral belge. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Cendrillon. — L'Orpheline 6^e épisode.

THÉÂTRE DU COLISÉE

CINÉMA

38, Av. des Champs-Élysées

Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉE 29-46

ASMODÉE A PARIS

de RIP

Grande férie ciné-lyrique en 3 actes et 1 prologue

Partition musicale de Daniel LAZARUS

réglée par le Visiophone "Chaudy"

Chœurs, chant, récitant et orchestre

sous la direction de A. G. MOIGNARD

16^e Arrondissement

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 18 au lundi 21 novembre. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — Sibémol l'audacieux. — La Cité du Silence. — Programme du mardi 22 au jeudi 24 novembre. — Charlot fait une cure. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — L'éternel féminin.

Maillot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 18 au lundi 21 novembre. — Charlot fait une cure. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — L'éternel féminin. — Programme du mardi 22 au jeudi 24 novembre. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — Sibémol l'audacieux. — La Cité du Silence.

Le Régent, 22, rue de Passy. — Auteuil 15-40. — Les aventures de Sherlock Holmes, 5^e conte. — Le réfugié suspect. — Le voleur. — La charrette fantôme.

Théâtre des États-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — L'Orpheline, 5^e épisode. — Un terrible poltron. — La Femme X... — Les aventures de Sherlock Holmes, premier conte.

17^e Arrondissement

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — L'Eve éternelle. — Le chasseur chasse.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Dix minutes au Music-Hall. — Petite Princesse. — Le Porion. — L'Orpheline, 6^e épisode.

Ternes-Cinéma, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — Vues du Vieux Prague, premier voyage. — Fumée d'opium. — L'enfant terrible. — L'Orpheline, 6^e épisode.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Les chiens du Mont Saint-Michel. — Betty est revenue. — L'Orpheline, 5^e épisode. — Peggy l'enfant terrible. — Sa nuit de nocces.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Les Géants de Norvège. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — Zigoto maître d'hôtel. — Le Porion.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Le pendu dépendu. — L'Orpheline, 5^e épisode. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — La douloureuse comédie.

18^e Arrondissement

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Mea Culpa. — Charlot patine. — L'Orpheline, 6^e épisode.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — L'Eve éternelle. — Le chasseur chasse. — Le Porion. — L'Orpheline, 6^e épisode.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — La puissance du hasard. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Petite Princesse.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — Petite Princesse. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — Le Porion. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — En bordée.

19^e Arrondissement

Secrétan, 7, avenue Secrétan. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Petite Princesse. — Châteauneuf serrurier par amour.

Le Capitole, place de la Chapelle. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Le Porion.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Les caprices de la fortune. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode.

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — L'Orpheline, 6^e épisode. — La femme X...

20^e Arrondissement

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — La Corse pittoresque. — La puissance du hasard. — Peggy l'enfant terrible. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode.

Banlieue

Clichy. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Petite Princesse. — Châteauneuf serrurier par amour.

Olympia Cinéma de Clichy. — Le chasseur chasse. — Le Porion. — L'Orpheline, 6^e épisode. — Les caprices de la fortune.

Levallois. — Médor chien sauveteur. — Les trois mousquetaires, 4^e épisode. — Bonheur en péril. — Liliane.

Vanves. — Les trois mousquetaires, 5^e épisode. — Miss Rovel. — J'ai perdu mon biquet.

Egnolet. — Les trois mousquetaires, 6^e épisode. — Petite Princesse. — Châteauneuf serrurier par amour.

Montrouge. — Cascade près de Kien. — Le sept de trèfle, 10^e épisode. — La douloureuse comédie. — La femme X...

LA MUSIQUE OU LE BRUIT

Deux Inventions

Un jeune ingénieur parisien de vingt-cinq ans, M. Charles Delacommune, vient de mettre au point de curieux appareils de synchronisme qui semblent ouvrir au cinéma, au double point de vue artistique et éducatif, des horizons inespérés.

Jusqu'à présent, la musique n'a guère servi, dans nos salles de cinéma, qu'à pallier le silence obsédant au milieu duquel gens et choses se meuvent. « Ce n'est, dit justement M. Delacommune, que de la *musique anesthésique*. » Nul lien entre l'action du film et l'action musicale. La récente enquête de la revue *La Renaissance* sur l'avenir du cinéma français a montré que nos meilleurs cinégraphistes étaient unanimes à réclamer une musique spécialement écrite pour accompagner les films vraiment artistiques. Malheureusement, composer cette musique ne saurait suffire. Encore faut-il que l'exécution en soit, chaque fois, intimement liée à la succession si heurtée et si rapide des images.

Pour obtenir cette coïncidence entre la cadence de la musique et des images fugitives, M. Delacommune a pensé à faire dérouler ligne par ligne, sous les yeux du chef d'orchestre, la partition d'accompagnement imprimée sur une longue bande de papier. Cette avancée est commandée automatiquement par le déroulement même du film. Un repère lumineux indique à chaque instant les mesures de musique qui correspondent exactement aux images projetées. De plus, deux lampes de couleur, s'allumant tour à tour, marquent la cadence métronomique indispensable dans le cas de danses, défilés, etc... Si cette cadence est trop rapide ou trop lente, un simple rhéostat, placé sous la main du chef d'orchestre, lui permet de ramener le rythme de projection au rythme normal de l'exécution.

Cet appareil, qui s'appelle le *ciné-pupitre*, ne permettra pas seulement à la *musique cinématographique* de préciser et d'épanouir sa formule, il aura aussi sa place marquée dans tous les milieux où l'on considère le cinéma comme un précieux moyen d'enseignement et de vulgarisation.

La *bande-musique* dont nous venons de parler sera alors remplacée par une *bande-texte*. Si devant le pupitre un lecteur-conférencier prend place, on se rend compte qu'il lui sera aisé de guider sa lecture sur l'avancée de la bande, donc sur le déroulement du film.

Nous reprochions tout à l'heure au cinéma d'être un témoin muet, et, certes, combien les légendes sont insuffisantes à commenter des films scientifiques ou documentaires. Dorénavant, le professeur, le conférencier, le publiciste ou même le représentant de commerce pourront, sans documentation ou préparation spéciale, souligner l'apparition des images du mot juste qui viendra leur donner une pleine valeur.

M. Delacommune vient également de présenter, au cours d'une série de démonstrations privées, un deuxième appareil de synchronisme. Le *ciné-bruisseur* permet de reproduire *automatiquement*, en parfaite correspondance avec le film, tous les bruits essentiels auxquels nos oreilles sont habituées : vent, pluie, vagues, tonnerre, avions, autos, etc...

Il est certain que la *musique cinématique*, qui doit prendre sa couleur — et son sens — dans la vie même de l'écran, pourrait fort bien avoir recours à ces sonorités dont nous berce la nature, cette maîtresse incontestée de tous les arts et de tous les artistes. Ces bruits, liés intimement à l'action filmée et harmonisés dans l'ensemble des mouvements musicaux, seraient en somme le lien vivant, intime, entre le rythme des images et le rythme de l'orchestre, — ce qui n'empêchera pas celui-ci, l'instant suivant, de se dégager de ces attaches terrestres pour nous emporter dans les sphères lumineuses du rêve.

Voilà un ensemble d'innovations qui se complètent heureusement, — et auxquelles personne ne saurait rester indifférent. Souhaitons seulement, que ces inventions françaises, après bien d'autres, et qui ouvrent un si beau champ d'activité à nos cinégraphistes, à nos musiciens et à nos pédagogues ne fassent pas le tour du monde avant que nous acceptions de leur conférer droit de cité. — A. S.

AVEZ-VOUS VU

Signoret dans ... "Le Silence"

Emmy Lynn dans ... "Mater Dolorosa"

A.-F. Brunelle dans ... "Chignole"

Eve Francis dans ... "El Dorado"

Jean Toulout dans ... "La X^{me} Symphonie"

Modot dans ... "Mathias Sandorf"

Yvette Andreyor dans ... "Mathias Sandorf"

Jacques Grétilat dans ... "Déchéance"

Marcelle Pradot dans "Le Carnaval des Vérités"

Desjardins dans ... "J'accuse"

Roger Karl dans ... "L'Homme du Large"

Gaston Jacquet dans ... "Le Chemin d'Ennoa"

Mag Murray dans ... "Papillons"

Harry Baur dans ... "L'Ame du Bronze"

Suzanne Després dans "Le Carnaval des Vérités"

LES FILMS D'AUJOURD'HUI

Le Gosse.

En écrivant, au sortir de la présentation, l'étude sur *Le Gosse*, qui a paru dans *Cinéa* du 4 novembre, j'avais surtout cherché à mettre à sa place exacte l'art de Charlie Chaplin, ainsi qu'à marquer la filiation du personnage multiple et charmant dont il a fait son héros. Du film j'avais dit peu de chose : il parle de lui-même ; aucune des intentions de l'auteur ne manque son effet, aucun des détails ne dépasse la mesure ou ne porte à faux. Peut-être le public français, qui n'aime pas les mets complexes, qui reste classique, croit à la distinction des genres, ne saisit-il pas tout ce que l'œuvre comporte d'émotion délicate et contenue : des gens rient au moment où Charlot s'assied, morne, sur le seuil de la maison vide.

Très heureusement l'éditeur du film a supprimé les plaisanteries postiches qui refroidissaient l'action et rétabli les passages que d'étranges scrupules de goût avaient fait supprimer. L'œuvre a ainsi retrouvé son équilibre et nous avons pu voir la délicieuse scène du flirt paradisiaque, où la jeune Lillian Parker qui joue le rôle du « Vampire Céleste » s'est classée du premier coup.

Le Coffret de Jade.

L'Orient — y compris le Naghreb, dont le nom signifie l'Occident — englobe beaucoup de données diverses, éparses, contradictoires. Que mettre en un conte oriental ? Des images plastiques, sensuelles, voire érotiques, telles qu'en peignent les miniaturistes persans ? Des récits d'un comique un peu cruel, analogues à ceux qui, sur l'aile des fables, se sont répandus à travers le monde ? Des visions féériques, magiques, irréelles, des djinns et des Peris ? M. Léon Poirier a bien vu tout cela, il n'a pas eu le courage de choisir. Son film, plein de choses charmantes, amusantes, poétiques, a plu aux lettrés qui lui ont su gré de cette hésitation, de ce dessin point trop appuyé, mais troublera peut-être le public, qu'il est si facile d'entraîner, à condition de savoir ce que l'on veut de lui, et de le lui faire savoir.

L. L.



« Charlot et le Comte ».
Un des plus populaires succès de Charlie Chaplin.



CHARLES CHAPLIN
(Le Vagabond)



Le Vagabond (CHARLES CHAPLIN) et le Gosse (JACKIE COOGAN) épient le policeman (TOM WILSON) avant de casser fructueusement les vitres du quartier.



CHARLES CHAPLIN et JACKIE COOGAN dans *Le Gosse*.

LE GOSSE
(THE KID)
a été acclamé par
les Parisiens

Sous toutes réserves

Petit drame l'autre jour à la Mutualité, où l'employé de M. P., un de nos plus sympathiques directeurs de cinémas, accouru pour annoncer à son patron que Mme P. ressentait les premières douleurs de l'accouchement, le cherchait en vain dans le vestibule du haut, dans le vestibule du bas, au bar, dans les escaliers, et jusque dans les cabines de projection.

En désespoir de cause, quelqu'un eut l'idée d'aller voir dans la salle, d'où M. P., au troisième appel de son nom, émergea un peu confus. Il expliqua le lendemain à ses collègues que, depuis longtemps, ce grand trou noir, d'où sortaient des bouffées de musique, parfois des rires et des applaudissements, l'intriguait ; qu'il éprouvait une envie inavouée d'aller voir ce qui s'y passait, mais qu'il n'avait osé y céder par peur du ridicule. Toutefois ce jour-là, poursuivi par M.R., le jeune premier bien connu, et menacé d'entendre pour la n° fois des détails sur l'exécution d'un célèbre film à épisodes, il avait cherché un refuge dans la salle où d'ailleurs ce qu'il avait vu l'avait fort intéressé.

Nos lecteurs se rappellent peut-être les déclarations récentes et sensationnelles au cours desquelles un de nos confrères, placé à la tête d'une nouvelle société d'édition cinématographique, a exposé le programme de l'entreprise. Celle-ci, disait-il, ne cherchait pas à faire réaliser de bénéfices à ses actionnaires ; tout au contraire elle s'appropriait à passer des contrats onéreux avec d'autres sociétés déjà existantes, dont le groupe fondateur détenait toutes les actions, et qui se trouvaient ainsi assurées d'un profit certain. La confection de films n'était envisagée que comme un pis aller, l'entreprise tendant plutôt à acquérir des bandes à prix réduit, dans les faillites ou liquidations. Au cas cependant où l'on devrait se résigner à produire des œuvres « originales » l'employé chargé de traduire les sous-titres et de retourner les enveloppes avait été invité, entre temps, à « retourner » également quelques scénarios connus d'après les méthodes usuelles

(intersion de sexes, changements d'époque ou de pays, etc.) Quant à l'interprétation elle serait aisément assurée par le seul concours des maîtresses de MM. les administrateurs et des gigolos de ces dames.

Ces déclarations ont produit un émoi compréhensible et d'aucuns les ont, à juste titre, taxées de cynisme. Evidemment un galant homme peut se trouver amené, une fois entré dans les affaires, à adopter les solutions généralement admises : mais c'est tout autre chose de les ériger dès l'abord en programme.

Chacun sait que les directeurs de cinéma ont décidé naguère de ne plus afficher les titres des films qu'ils font passer. On avait remarqué, en effet, que certains établissements s'efforçaient d'attirer la clientèle en annonçant des œuvres intéressantes, et il importait de mettre fin à cette concurrence, sinon déloyale, tout au moins indécoute.

On a constaté récemment que les mêmes établissements essayaient de tourner la prohibition en publiant leur programme d'avance, dans *Cinéma* par exemple. Des mesures sont prises pour empêcher qu'ils puissent ainsi se soustraire à l'exécution d'une décision syndicale.

Certains directeurs sont même allés plus loin et ont demandé, lors d'une récente réunion, qu'on fit défense expresse d'afficher les noms des films à l'entrée des salles, voire même de distribuer des programmes ou de mentionner les titres sur l'écran. A l'appui de cette thèse, l'un d'eux s'est vanté de réunir chaque soir dans sa salle quinze cents personnes (enfants et chiens non compris), dont pas une ne savait ce qu'étaient les films ni de qui ils étaient, ni ne prêtait d'ailleurs à ce détail la moindre importance. Il a conclu que c'était là le public qu'il fallait rechercher, et non point ces gens capricieux qui viennent ou ne viennent pas selon que le programme leur plaît ou non.

Désireux de voir, enfin, par lui-même comment étaient ces films dont il rendait toujours compte d'après les analyses communiquées par les maisons d'édition, un de nos confrères s'est rendu l'autre matin, en personne, à Max Linder, et a rédigé une appréciation d'après ses propres lumières.

Etait-ce manque d'expérience ? Obscurité du scénario ? Toujours est-il qu'il a vu dans le film tout autre chose que ce que l'auteur avait prétendu y mettre. Celui-ci est furieux, et notre confrère a été obligé de déclarer — il pouvait difficilement avouer le contraire — que s'il avait inexactement apprécié le film c'est parce que, ce jour-là, il n'était justement pas allé à la présentation.

Et l'on prétend que la critique est aisée !

FONDU-ENCHAINÉ.

La terreur au Cinéma

Presque toute la gamme des sentiments, même avec ses demi-tons, peut être parcourue au cinéma. Des films nous ont égayé, fait sourire, rire, nous ont ému à divers degrés, nous ont fait pleurer par de la beauté, de la tristesse, ont pu nous faire vibrer d'un enthousiasme passager, ils ont pu nous faire un instant souffrir avec des gens et des choses, ils nous ont ennuyé, voire endormi, ils ont mis en nous de l'anxiété et même de l'angoisse, aucun d'eux ne nous a fait encore peur... et l'on est en droit d'en chercher la raison.

La pièce terrifiante, la pièce dite Grand-Guignol, est-elle possible au cinéma ? Evidemment, comme les autres, mais, même bien réalisée, peut-elle semer l'effroi comme au théâtre ? Sans doute, mais on n'en sait pas encore d'exemple.

Un film qui s'appelle la *Double Epouvante*, montre des hommes qui s'efforcent de rendre folle une femme, tandis qu'un prétendu suicide se mêle à une action dure ; il ne nous a pas fait peur. Il y a du mystère dans *Ames Siciliennes*, et M. Jean-Joseph Renaud est d'une habileté non pareille dans l'art du conte à hantises ; nous n'avons pas eu peur. Les chambres hantées de l'écran ne nous font pas trembler et l'on n'a pas encore cité ou mentionné une femme aux nerfs fragiles qui, au cinéma, se soit évanouie ou ait troublé le silence par un claquement de dents révélateur. La *13^e chaise*, le *Drame des Eaux-Mortes* ne nous ont pas fait peur. Y manquait-il l'élément principal et nécessaire ?

Toutefois, voici la troisième partie

cinéma

cinéma

d'une trilogie cinématographique qui s'appelle les *Nuits de New-York*, on a présenté ce film il y a quelques jours, le public le verra donc bientôt. Eh ! bien, tout là-dedans, concourt à l'effroi, et le mieux est qu'on n'a pas l'air de l'avoir préparé, le sujet et ses incidents comportent de la terreur... et nous n'avons pas eu peur !

C'est la nuit ; des bandits, pour un vol, ligottent un gardien qui, grâce à des efforts énormes, parvient à téléphoner à la police. Plus tard, un des brigands arrive — toujours la nuit — sous une maison, et par eau, et se fait ouvrir le plancher : il est dans la maison du gardien mis à mal tout à l'heure et absent, bien entendu, de son domicile. Il est reçu par une jeune femme, effrayée, et par un vieillard paralytique qui, tout le temps du drame, essaiera de s'exprimer (y réussira) par le regard. Tout cela, qui est terrifiant en soi, se complique de scènes vraisemblables et qui, je crois, au théâtre, feraient peur : elles ne font pas peur. Alors ? Dirait-on que c'est du théâtre ? du mauvais cinéma ? Ou simplement la peur ne peut-elle nous être communiquée que dans une opposition du bruit au silence : des paroles, une émission de sons variés, puis rien, ou devant des gens qui parlent, d'autres qui se taisent par force ? C'est cela qui doit faire peur. Pourtant nous avons des exemples de pantomimes qui font peur, mais cinématographiez une de ces pantomimes, il n'est pas sûr qu'elle produise alors le même effet. Quand on ne peut pas définir ce qui manque à une œuvre, on l'appelle le « je ne sais quoi » et sans doute est-ce là ce qui a manqué jusqu'alors aux films dont nous avons été étonnés de ne pas subir une emprise de terreur et ce « je ne sais quoi », c'est souvent le talent que nous voudrions connaître plus fort ou le génie que nous espérons, et qui est rare, rare...

LUCIEN WAHL.

Tel procédé qui nous paraît employé aujourd'hui pour le seul amusement du cinéaste permettra demain à un artiste de génie de nous faire connaître tout ce qu'il sent.

QUELQUES TICS

Van Daële.

Un front tétu, lourd de migraine
Une voix chaude avec des « ah » ! glacés !

Des yeux bleus — noirs de pessimisme.

Une démarche lente qui semble traîner la vie entière...

Tantôt très bien vêtu... négligé le lendemain...

Fumant peu, riant quelquefois.

Douceur et tristesse !

Paysage des Flandres après la pluie.



Roger Karl.

A le sourire contraint du Monsieur pas content.

Il est comédien, interprète cinématographique, poète, philosophe.

Trouve l'avie sans intérêt.

Renonce tous les jours au théâtre et au cinéma et parle d'aller aux Antipodes...

Mais il reste...

De la prestance, une belle allure, un chapeau de cow-boy. La poignée de main solide.

Mathot.

Semble très convaincu de se nommer ainsi...

Habillé avec une recherche toute personnelle ; un pardessus sur le bras gauche, une canne dans la main droite, le pied fendant, net, Mathot marche, digne.

Accentue son air dédaigneux, il paraît ainsi plus aimable quand il sourit.



Modot.

Vous ne le retrouveriez pas...

Il s'exprime avec aisance et les yeux vous regardent gentiment... On le cherche.

Il a conservé de ses habitudes de peintre, l'art de paraître négligé.

A la vérité il ne néglige rien.

Jacquet.

Est par dessus tout un homme aimable.

Il sourit, il rit, pas plus.

Il fume le cigare, rien que des cigares et joue au bridge.

Il s'habille avec soin et sait parfaitement se vêtir.

Un jour vous le voyez tel un Yankee rasé.

Le lendemain il apparaît avec une moustache.

Mais il a le sourire et mâche un cigare, rien que des cigares.

Jean Toulout.

Est gai.

En scène il sait faire tordre ses partenaires.

Au studio, il dépense une verve intelligente qui réchauffe ceux qui ont froid ; aiguise l'appétit de ceux qui ont faim ; détend les camarades énervés par ces coquins de metteurs en scène.

Un bel homme, des épaules, l'œil clair, la démarche assurée. Bonne mine.

S'habille avec ampleur.

Apprécie la vie, ne s'ennuie jamais.

Le « Roi » des camarades, a dit quelqu'un.

Signoret.

Peut, le matin, tourner un film : apprendre un rôle en déjeunant ; tourner un autre film l'après-midi ; étudier la pantomime et le chant dans la rue en allant dîner, donner des leçons ; jouer le soir un rôle formidable. Tout cela avec le sourire, car Signoret n'est qu'un sourire.

Au Studio, est prêt avant tout le monde, obéit au metteur en scène, fournit un travail gigantesque à des conditions annuelles qu'une vedette américaine n'accepterait pas à la semaine.

De la douceur, de la douceur.



Georges Lannes.

Est froid.

Ses yeux sont durs.

Son sourire est figé.

Sa poignée de mains, glaciale.

Rit-il jamais ?

Son veston est coupé net, le pli de son pantalon est d'acier.

Sa cravate est droite, son col cassé, le tout impeccable.

Une réception à la Wilhelmstrasse.

André L. DAVEN.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

Oh ces publics...

La Russie Rouge, à Barbès : hurlements, sifflets et coups de revolvers. Au Colisée : silence de mort et frissons. A Passy : éclats de rire.

Et les loueurs affirment connaître leurs publics.

Mme Maurice Maeterlinck a confié au directeur de l'Olympia un scénario qui sera interprété par Raquel Meller et Mme Maeterlinck elle-même. C'est Raymond Bernard qui mettra en scène ce film du dramaturge de *L'Oiseau bleu*.

La Société des films artistiques annonce *La Jettatura*, scénario de MM. Gilles Pierre Veber et Nino, mise en scène de M. Gilles Pierre Veber.

C'est un film à trois personnages. Il s'agit d'envoûtement dans un cadre moderne. Les extérieurs ont été tournés en Italie. Les protagonistes de cette œuvre originale sont : Mme Elena Sagrari, M. Jean Dehelly et M. Nino.

Nous avons vu M. Robertson, de passage à Paris, et qui était ravi de la matinée qu'il avait passée à recevoir de nombreux artistes français pour sa prochaine production.

« Ce sera un réel plaisir de travailler avec eux », nous dit-il.

« L'avenir du cinéma en France me paraît devoir être des plus brillants. Il n'y a rien qui ne puisse être fait avec l'atmosphère, le climat, les paysages, les belles nuances du ciel que l'on trouve en France.

« J'ai constaté que les laboratoires parisiens étaient supérieurement organisés. J'ai eu de beaux résultats dans le développement de mes premiers négatifs et, je ne saurais trop le dire, c'est aussi bien qu'en Amérique.

« Je suis très heureux d'avoir pu saisir la véritable atmosphère française dans ces curieuses petites villes de la Normandie, telles que Caudebec-en-Caux, lorsque j'ai tourné *Perpétua*. »

« J'ai pu faire paraître le cirque

Pinder dans cette production. M. Pinder m'a été très courtoisement utile et nous avons voyagé avec le cirque pendant deux semaines, ce qui m'a donné une occasion unique de voir votre beau pays.

M. George Fitzmaurice est parti pour l'Italie où sa troupe doit le rejoindre à Naples. Ensuite, il ira en Egypte tourner un grand film moitié moderne, moitié antique et, à son retour vers le mois d'avril ou mai, il tournera en France. Quoi? ce sera fort probablement une *Manon Lescaut*. Qui sera la Manon?

SUÈDE

Les Exilés, de Maurice Stiller viennent de paraître avec grand succès à Stockholm. Lars Hanson, et Ivan Hedquist, y sont très remarquables. Jenny Hasselquist a fait là une création supérieure que Paris admirera bientôt.

La dernière œuvre de Victor Sjöström : *Qui juge?* triomphe par sa puissance dramatique et la profonde angoisse qui s'en dégage.

L'auteur du scénario est Hjalmar Bergman. Les interprètes sont : Ivan Hedquist, Tore Svennberg, Gosta Hekman et Jenny Hasselquist qui, sous la direction de Victor Sjöström, ont fait merveille.

Klara Kjellblad qu'on a pu apprécier dans *Le Moulin en feu* est venue à Paris avec les ballets suédois de Jean Borlin. Elle vient de partir en Amérique.

Notre confrère suédois le *Filmjournalen* signale l'engagement par la Selznick de New-York de l'artiste suédoise Holmquist de la Svenska.

Au cœur de la Suède est le Varmland, une des provinces les plus jolies et les plus riches en histoire de la Scandinavie. Au cœur du Varmland existe un village nommé Ransäter. Là vivait au milieu du XIX^e siècle un homme qui aimait profondément

son petit pays et qui résolut d'écrire l'épopée de ce pays et de ses habitants. Et en 1845, F. A. Dahlgren écrivit sa pièce populaire : *Varmlanningarna* (*Les gens de Varmland*) qui fut représentée pour la première fois au théâtre royal de Stockholm l'année suivante. L'action en est très simple. C'est le mélodrame-type au meilleur sens. Le jeune Erik, fils d'un riche paysan, aime une jeune fille pauvre, Anna, dont les parents sont mécontents. Mais le père d'Erik ne veut rien savoir d'une telle mésalliance. Pendant une absence d'Erik, il fait publier les premiers bans de mariage avec la fille du plus riche propriétaire du village. Anna, non avertie, vient à l'église, et en entendant la publication devient folle. Grâce au retour d'Erik, elle revient à la raison et le père récalcitrant est obligé de consentir à leur union. La pièce finit par le mariage en grandes réjouissances.

Cette œuvre simple est devenue la pièce nationale de la Suède et se donne maintenant tous les Noëls à l'Opéra royal de Stockholm. Le choix de cette scène est motivé par une ouverture de fête et de nombreux chants au cours de cette pièce, qui y a déjà été jouée plus de 500 fois. Les autres théâtres de Suède la jouent également de temps à autre et sur les diverses scènes de Stockholm seules on l'a représentée environ 1.500 fois.

Il va de soi qu'une telle œuvre, devenue nationale, ait tenté des metteurs en scène de cinéma. Les premiers films suédois virent le jour en 1909. Parmi eux se trouvait *Varmlanningarna*, joué notamment par des amateurs et mesurant 400 mètres, ce qui était remarquable à l'époque. Le succès était assuré en Suède, mais ce film n'a pas dû être produit à l'étranger.

« Svea Film », compagnie fondée cette année, en a repris le sujet pour son premier film, qui mesure 2.400 mètres, six fois la longueur du premier.

Pour assurer au scénario un caractère littéraire, on l'a confié à un de nos premiers jeunes écrivains et dra-

Portrait Express

Nathalie Kovanko

Nathalie Kovanko est née en Crimée, le 9 novembre 1899. Après avoir fini ses études elle se rend à Moscou en 1917, et sa beauté attire l'attention des metteurs en scène de cinéma. C'est dans le rôle d'Yvette de Maupassant qu'elle tourne pour la première fois. A son troisième film *Un bal chez le Dieu* elle s'est révélée une artiste de talent.

Quand son mari, le colonel Kovanko de la garde Impériale de l'armée russe fut exécuté par les bolchevicks, à Moscou, la malheureuse artiste dut s'enfuir.

On la revoit plus tard tourner pour la Société Ermolieff-Cinéma, à Ialta (Crimée).

Actuellement Mme Kovanko est, à Paris, la vedette de la Société Ermolieff-Cinéma où tout dernièrement, elle tenait le rôle de Jeanne dans *L'Ordonnance*, roman de Maupassant.

Le 13 décembre prochain, les amateurs du cinéma pourront l'admirer dans les *Mille et une Nuits*.

Dans le film en préparation le *Prélude de Chopin*, d'après le scénario du metteur en scène M. Tourjansky, Mme Kovanko tourne avec André Nox.

En l'espace de peu de temps, Mme Kovanko a su s'attirer toutes les sympathies et nous espérons que bientôt elle sera aussi populaire en France qu'elle l'était en Russie.

G. L. S.



maturges : Ejnar Smith. Par une heureuse coïncidence, l'étoile du cinéma américain : Anna Q. Nilsson, rendait cet été sa première visite à son pays d'origine : la Suède. Le metteur en scène Erik Petschler, l'engagea pour le rôle d'Anna. Le rôle d'Erik passa à un jeune acteur de Stockholm, type idéal du suédois : Tor Weijden. Plusieurs autres acteurs furent des amateurs. Notons que le rôle de pasteur dans le film fut tenu par le pasteur de la paroisse lui-même. Il joua complaisamment

par intérêt pour un sujet aussi national. C'est sans doute le premier ecclésiastique qui ait jamais joué au cinéma.

Pour assurer la couleur locale, on filma le paysage natal de l'auteur de la pièce et la maison du paysan riche est le véritable manoir de Ransäter.

Ce film totalement suédois par le sujet, les mœurs, les superbes vues naturelles, et où les acteurs caractérisent éminemment le type national, méritera largement d'être donné hors de Suède. TURE DAHLIN.

AMÉRIQUE

William de Mille, vient de commencer à mettre en scène *Miss Lulu Bett*, d'après la nouvelle de Zona Gale. Lois Wilson et Milson Sills en interprètent les principaux rôles.

George Melford vient de terminer *The Sheik*.

Le prochain film de Roscoe (Fatty) Arbuckle sera *The Melancholy Spirit*, mis en scène par James Cruze et A. B. Barringer.

Betty Compson vient de commencer à tourner *The Little Minister*, d'après la pièce de Sir James Barrie. Le metteur en scène Stanlans se servira du mogaphone pour cette production.

Thomas Meighan vient de commencer à tourner *A Prince there was*, de Waldemar Young. Sous la direction de Frank Woods, Tom Forman le met en scène. C'est Mildred Harris qui joue le principal rôle féminin.

Jack Holt et sa compagnie sont toujours à Mommouth Mountain où ils tournent *The call of the north* avec le concours de Joseph Henaberry pour diriger la mise en scène.

Paul Powell vient d'arriver à Los Angeles. Il va se mettre au travail et tournera *The Cradle* avec Ethel Clayton comme étoile.

Les Trois Mousquetaires, interprétés par Douglas Fairbanks, ont été favorablement accueillis, en Amérique, par les critiques les plus sévères ou les plus délicats. Le côté ferrailleur du rôle est merveilleusement rendu par Doug. Quand il n'est pas sur l'écran, l'action paraît quelquefois traînante. La mise en scène est profuse et, s'il se décèle quelques influences allemandes quant aux poses, aux éclairages, le film est « emballé » avec ce rythme prodigieux dont l'Amérique — et notamment Douglas — a le secret. Les rôles secondaires sont plus ou moins bien tenus; Barbara La Marz pourrait donner du caractère à celui de Milady si la censure n'était pas intervenue à grands coups de ciseaux.

Mark Twain a très heureusement inspiré Emmett J. Flynn, qui a porté à l'écran une transcription fort comique de la nouvelle intitulée : *Un Yankee du Connecticut à la cour du Roi Arthur*. Le vieux Clements aurait certainement apprécié certaines additions faites à son œuvre, par exemple le moment où les Chevaliers de la Table Ronde enfourchent leurs motocyclettes pour aller au secours de Sir Bors, et celui où Lancelot, au plus fort de la mêlée, crie : « Lâchez les gaz! »

Peter Ibbetson, un des plus célèbres romans de Georges du Maurier, a été mis à l'écran, sous un

autre titre, par Georges Fitzmaurice. L'interprétation est de premier ordre, comprenant Wallace Reid, Montague Love, Elliott Dexter, Dolores Cassinelli et Elsie Fergusson qui, dans le rôle de la duchesse, surtout dans la scène si profondément émouvante de la dernière visite, peut déployer tout le charme poétique et tendre de son talent.

On n'a qu'à prononcer les mots « Tapis Oriental » à portée d'oreille de Sessue Hayakawa, le Star popu-



ANNA Q. NILSON et TOR WEIDJEN dans *Les Gens de Warmland* (Svea Film). — Film d'Erik Pestchler.

laire des films de la R. C. et vous n'aurez alors aucune difficulté pour obtenir une interview qui vous entraînera dans les méandres du labyrinthe de la philosophie de tous les peuples et des nations, telle qu'elle est exprimée par leurs produits manufacturés. Il y a peu d'experts qui aient une compréhension plus profonde de l'art du tissage qu'Hayakawa. Les étagères de sa bibliothèque sont encombrées de livres rares traitant du sujet et de l'art de

tisser les tapis et les tapisseries, leur manufacture, en commençant par le montage des métiers à tisser et jusqu'à la coloration des tissus. La collection qui orne sa demeure somptueuse, Castle Glangarry, à Hollywood, est réputée valoir au delà de 140 000 livres et si sa femme qui est connue sur l'écran sous le nom de Tsuru Aoki ne l'en empêchait pas, Hayakawa hypothéquait son château, sans nul doute, pour augmenter sa collection, s'il venait à rencontrer des tapis d'une rareté et d'une beauté suffisantes pour satisfaire sa passion.

Bessie Love aime autant le labeur du studio que les travaux de son intérieur. Rien ne lui fait plus plaisir que de vaquer aux exigences multiples de son home exquis à Hollywood, (Californie) cherchant à donner un effet plus heureux aux tableaux qui ornent les murs, draper les plis d'une tenture plus artistement, ou même préparer un dîner pour ses invités. Apportez une échelle à cette toute exquise et minuscule star du cinéma, donnez-lui un marteau et des clous, et alors vous n'aurez pas besoin du tapissier ou du décorateur.

Maë Murray danse depuis l'enfance. A Portsmouth (Virginie U. S.) où elle est née, elle faisait le désespoir de sa grand-mère qui, après l'avoir longtemps cherchée, la trouvait en train de danser au milieu d'un cercle d'enfants, aux sons lamentables des orgues de Barbarie.

Maë Murray qui aimait ses aises, retirait pour danser ses grosses chaussures à clous qui blessaient ses petits pieds mignons, et, en quelques heures, ses bas étaient troués.

Non seulement, cette charmante artiste fut une petite danseuse précocée, mais elle se fit encore remarquer comme ayant des rares dons pour la comédie; et nul ne fut étonné de la voir débiter au théâtre, dont, de l'avis de tous, elle avait la vocation.

C'est en levant les bras au ciel que sa bonne vieille grand-mère la regarda partir pour New-York, à l'âge de 14 ans, où Maë Murray débuta dans un théâtre de Broadway. Ce n'est que vers 1915 qu'elle se fit remarquer par le public.

Son premier grand succès fut *Nell Brinkley Girl*, aux Folies-Ziegfeld, et c'est vers cette époque qu'elle ima-

gina un sketch original. La première partie était un film tourné par Maë Murray dont l'image s'arrêtait dans un coin en gros premier plan. On escamotait rapidement l'écran, et, au milieu d'une projection éblouissante, Maë Murray apparaissait en personne aux spectateurs émerveillés de voir la vision cinématographique devenir une réalité.

Les principaux éditeurs de films suivaient assidûment les premières des Folies-Ziegfeld, où tous recherchaient la future étoile qu'ils se disputaient presque aux enchères.

Nombreuses furent les offres faites à Maë Murray. Elle les déclina toutes, car, très artiste, cette jeune et jolie danseuse avait accepté les offres de M. Zukor qui lui promit formellement de ne lui faire tourner que les films dont les rôles lui conviendraient.

Et c'est ainsi que Maë Murray débuta à l'écran par *Sweet Kitty Belairs*, dont elle avait toujours beaucoup aimé lire l'histoire, car Maë Murray est une liseuse enragée, et parmi ses livres préférés, citons les célèbres histoires d'Elsie Dinsmore qui sont, en Amérique, l'équivalent des récits de notre bibliothèque rose, les fables d'Esoppe et... « les Trois Mousquetaires ».

Depuis longtemps la réputation de Maë Murray est établie. C'est une des plus charmantes et talentueuses étoiles de l'écran. Mais, il faut bien le dire, c'est à son mari, le metteur en scène Robert Z. Léonard, que nous devons le film qui la présente sous son meilleur jour.

A sa vivacité, à son charme irrésistible, à sa sincérité bien connue, Maë Murray semble nous avoir révélé dans *Liliane* de nouvelles qualités sentimentales et imprévues.

Cette parfaite artiste a tant de personnalité, de beauté inquiétante, de grâce et de vie qu'elle a créé un type qu'aucune autre étoile de l'écran n'aurait pu évoquer.

Le sujet profondément dramatique de *Liliane* a été spécialement écrit pour Maë Murray par Clara Béranger. Ce rôle d'ensorceleuse et blonde artiste est admirablement interprété par Maë Murray, et la réalisation tout entière de cette œuvre est présentée avec une telle science de l'art cinématographique qu'elle peut être comparée à n'importe quelle superproduction parmi les plus célèbres. En effet, Robert Z. Léonard a ap-

porté à l'écran des idées et des réalisations nouvelles qui le classent parmi les meilleurs metteurs en scène de la « Paramount » dont Maë Murray, sa femme, est une des plus brillantes étoiles.

Les effets de sa mise en scène sont extraordinaires, et on ne saurait trop le féliciter de ses scènes à grand spectacle qu'il convient de classer, non seulement parmi les plus belles, mais aussi les plus originales.

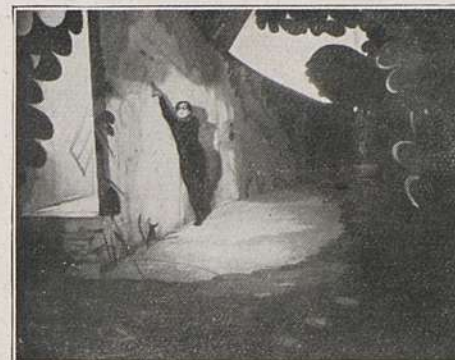
La plus curieuse de ces scènes représente un cabaret de nuit dont Liliane est la grande attraction. Avec ses tables remplies de joyeux convives, la salle est d'un aspect féerique et élégant. A l'extrémité du parquet de danse, les lourds rideaux de velours s'entr'ouvrent doucement et découvrent à nos yeux ravis une immense urne d'argent remplie de ballons de toutes grandeurs. Doucement ces ballons s'envolent et entourent Maë Murray vêtue du plus délicat et du plus merveilleux costume de danse. Ses qualités de danseuse sont déjà bien connues, mais lorsqu'elle tourne gracieuse et légère, les ballons flottant dans l'air autour d'elle, l'effet produit est si beau qu'il semble irréel et qu'il est au-dessus de toutes descriptions.

Pour ajouter à l'impression de rêve, l'écharpe de mousseline avec laquelle Maë Murray commence sa danse est bientôt délaissée par elle pour les ballons que, d'une pichenette, elle envoie se perdre dans les airs.

Au point de vue artistique, technique et dramatique, cette scène est une des plus belles qui aient été produites jusqu'à ce jour. Même si le drame n'avait par lui-même aucune valeur, il suffirait d'admirer cette ravissante petite étoile, qui est une véritable artiste, alors qu'elle se ment gracieusement, vêtue des étoffes les plus merveilleuses et encadrée d'une mise en scène des plus esthétiques.

Mais *Liliane* est un sujet aux puissantes situations dramatiques qui se suffisent à elles-mêmes, et dont ces deux féeriques danses ne sont qu'un raffinement d'art qui obtiendra les suffrages de tous les publics.

La censure inévitable s'étant installée depuis quelque temps déjà en Amérique à commencé ses fonctions « moralisateurs ». La chose la plus déplorable est le fait que la plupart des membres de cette censure, éta-



LE CABINET DU DOCTEUR GALIGARI. Ce curieux et attachant drame d'art cinématographique, que *cinéma* a eu la bonne fortune de pouvoir présenter lundi dernier aux amateurs de belle photogénie, a produit une forte impression.

blie dans chacun des Etats-Unis (trois membres, dont une femme, dans chaque département) ont très peu ou même point d'expérience ou de connaissance de l'art et l'industrie cinématographique et de tout ce qui s'y rattache. Ils « coupent » et « coupent » comme bon leur semble, n'envisageant que l'effet moral des films, mais rarement leur valeur artistique. Voilà pourquoi l'Universal Film Manufacturing Co de New-York s'était décidé à inviter un membre de chaque censure des 48 Etats-Unis et de toutes les différentes censures canadiennes à visiter l'Universal City, surnommée « La Capitale Mondiale du Film ». Les invités se sont réunis à Chicago d'où M. Harry Berman, manager général des Exchanges de l'Universal, les a accompagnés. A Los Angeles, un autre groupe de « coupeurs » s'était assemblé et ainsi la grande expédition de censeurs, au nombre d'environ 50, est arrivée à l'Universal City. Comme toujours, la capitale du film n'a pas manqué de faire un effet impressionnant auprès des visiteurs. Ils étaient émerveillés en voyant une véritable ville, où tous les habitants travaillaient exclusivement pour la cinématographie, en voyant le travail détaillé de chacun des milliers de collaborateurs, en voyant les immenses studios, ateliers, constructions et reproductions que nécessite la fabrication de films,

en se rendant compte des grosses sommes d'argent qu'avait cette formidable machine avec un si minutieux engrenage de travail manuel et intellectuel, artistique et industriel.

A part l'intérêt que provoquait auprès des censeurs cette visite vraiment éducative, ils ont tous eu ce que l'Américain appelle « a darn good time », car l'Universal a payé tous les frais, y compris le voyage aller et retour ainsi qu'un merveilleux séjour d'une semaine dans la belle Californie. Sous les auspices de M. Harry Berman et Irving G. Thalberg, directeur général de l'Universal City, l'expédition passa une journée entière dans la vallée de San Francisquito au « ranch » de Harry Carey, le célèbre cow-boy de l'écran, qui ne l'est pas moins dans la vie privée. Il montra aux membres de cette expédition que lorsque sur l'écran un cheval est atteint par une balle tombée, et se roule par terre, il a été dressé de manière à interpréter le rôle d'un cheval blessé. L'homme, c'est-à-dire Harry Carey exécuta de très nombreuses acrobaties, et fut largement applaudi par la foule de censeurs.

Une autre journée fut consacrée à la visite des nombreuses reconstructions de Monte-Carlo pour un grand Universal-Jewel « Foolish Wives ». On avait aussi profité de l'occasion

pour présenter aux censeurs cette grande production dont les prises de vues ont été terminées il y a quelque temps. Les 157.000 pieds exposés furent transformés en un merveilleux film en 12 parties, dont la réalisation ne saurait tarder. Aucune mutilation de la part des censeurs fut entreprise, quoique Eric Stroheim auteur, metteur en scène, et principal protagoniste masculin de « Foolish Wives » est très libre en pensée et expression, et ne manque pas de nous faire connaître son Zolaïsme par l'intermédiaire de ce film. Bref, au bout d'un séjour d'une semaine à l'Universal City, après avoir pu se rendre compte de ce que cela signifie que de produire un film, les censeurs adressaient une lettre de remerciements à M. Carl Laemmle, président de l'Universal Film Mfg Co et se mirent en route pour rentrer chez eux. A l'avenir, ceux qui ont eu l'occasion d'observer le travail de la population de l'Universal City, « couperont » certainement avec un peu plus de réflexion. Toute l'industrie cinématographique américaine était enchantée de l'idée d'avoir invité la censure des Etats-Unis et du Canada à visiter l'Universal City, et ce fut pour le bénéfice de l'entière industrie cinématographique américaine, que l'Universal Film Manufacturing Co a entrepris ce geste noble et coûteux.

cinéma

SPECTACLES

LE VAL L'ÉVÊQUE (Nouveau-Théâtre).

La pièce d'Abel Ruffenach, traduite par Léon Moussinac, n'a pas plu à M. Sée : c'est une œuvre de valeur.

Elle sera discutée, acclamée, sifflée, suivie, elle vivra. D'aucuns lui reprochent des maladresses : c'est ce que faisaient dire les premières pièces de François de Curel, quand il avait beaucoup de talent, mais on s'est calmé depuis et l'on s'accorde à lui trouver un talent inouï maintenant qu'il a beaucoup de métier. M. Ruffenach doit le savoir.

Le Val l'Évêque a été par ailleurs, traité de chef-d'œuvre. Non, l'art et le talent qui l'emplissent appartiennent à la sagesse, pas au génie. Une sagesse réfléchie, assise en quelque sorte. Les idées et les actes y sont

toujours parfaitement équilibrés. Le texte en est toujours lucide.

Le sujet est double : Le sujet dramatique, sobre, bien mené, traité richement et dans un bon rythme, a porté. Le sujet moral, très vaste, inégalement mis en valeur, étudie le patron, surhomme industriel, et suggère de vives et d'émouvantes notes d'étude moderne. Il faut bien entendu que le spectateur n'oublie pas un instant qu'il s'agit d'une œuvre alsacienne, car si parfois le jeu des idées dépasse le thème initial, sachons que l'auteur tient à nous garder dans le cadre du Val l'Évêque où l'univers se limite à dix-huit cents individus.

La mise en scène manque d'aisance, mais les interprètes ont fait de leur mieux et M. Constant Rémy a tenu avec une séduisante autorité le rôle écrasant de Simon Ihler et Abel Ruffenach peut être heureux d'avoir eu en Léon Moussinac un collaborateur

qui a su garder son atmosphère à cette belle pièce.

RAQUEL MELLER (*Olympia*).

Adieu, Raquel Meller ! La dona Sol de la chanson retourne à ses Espagnes. Comme elle nous a charmés ! Sa grâce de femme-enfant est son secret. Une étrange finesse — aristocratie populaire — la marque toute. Voyez ses mains, ses chevilles et ce délicat visage aux lignes latines. Son seul aspect crée l'atmosphère des chansons qu'elle interprète ensuite avec tant de charmante précision et de goût. Elle est gaie. Elle est jeune. Elle a de l'esprit. Elle a du soin aussi. Bien des soirs nous sommes allés nous rafraîchir les yeux à cette claire délicatesse. Et nous avons étudié la brillante simplicité qu'elle a su composer et établir. Merci, Raquel.

EVE FRANCIS.

cinéma

L'affaire... Puisqu'affaire il y a

Il semble bien qu'une sorte de cyclones abatte sur la cinématographie française, du fait de celui qui aurait droit à être appelé son fondateur. J'ai nommé M. Charles Pathé.

Depuis que Pathé-Cinéma s'est uni à Pathé-Consortium pour le plus grand bien de l'industrie et de l'art, rien ne va plus ! L'effort que le cinéma est en droit d'attendre de tous ceux qui se consacrent à sa prospérité, est en partie dépensé en luttes stériles de personnes et en conflits peu édifiants d'intérêts.

Dieu nous garde d'entrer dans la question, de prendre parti pour l'une ou pour l'autre. Je ne prends parti que pour le cinéma. Et je crie casse-cou. Le spectacle auquel nous assistons est déplorable, non seulement pour la dignité de notre art, mais pour son développement futur.

Pathé-Consortium n'est pas pour le cinéma et il serait désirable qu'il ne l'oublie pas. Il ne peut avoir le seul souci de sa propre existence et de ses propres intérêts ; il ne peut vouloir tout accaparer. Pour fort et important qu'il puisse se sentir, il aurait un peu le devoir de songer aux autres, aux plus petits qui comptent par leur nombre sinon par leur puissance individuelle, et qui mettent en action un faisceau d'activités, d'intelligences et de bonnes volontés qui, au total, dépasse en importance même le grand organisme constitué par des financiers autour de l'œuvre scientifique et artistique de M. Charles Pathé.

Or, cette phalange de bons ouvriers, — les metteurs en scène et les artistes qui font tous les jours des efforts inouïs pour réaliser de belles œuvres — se ressent durement du discrédit que les misérables compétitions d'intérêts surgies au sein de Pathé-Consortium, jettent sur l'industrie cinématographique, sur les sympathies qu'elle inspire et sur les assurances qu'elle donne d'un brillant avenir.

Misérables compétitions, je le répète, bien qu'il s'agisse de millions. Misérables en face de l'intérêt général.

Si, une entreprise comme celle de Pathé-Consortium donne le triste spectacle de méfiances et d'exécutions, de révocations et de blâmes, d'assemblées attaquées en nullité et de

plaintes déposées en justice, quel crédit voulez-vous que trouve un pauvre metteur en scène de génie, en quête d'un commanditaire pour la production d'un film important ?

Pour moi, toute la question est là. Ces entreprises privées sont la gloire et l'avenir de la cinématographie française. Qu'elles se groupent autour d'un organisme puissant, honorable, respecté et tout ira bien. C'est dire que Pathé-Consortium a, à mon sens, un grand rôle à jouer : être l'Épateur de la force et de la beauté de notre production nationale ; affirmer sa raison d'être et sa supériorité ; lancer dans le monde entier un certain nombre d'œuvres de grande envergure et de succès éclatants ; conquérir à notre pays tous les marchés du monde ; être le guide et le soutien de tous ceux qui contribuent à la prospérité de notre industrie.

Mais qu'il ne se fasse pas l'illusion d'être à lui tout seul la cinématographie française. Ses grandes conceptions et ses grandes œuvres pour nombreuses qu'elles puissent être ne suffiront pas. Il a lui-même besoin que dans le sillon qu'il trace, les initiatives précises suivent sa fortune et sa gloire. Il faut donc qu'il s'en soucie. Et c'est au nom de ces initiatives qui partent de nos meilleurs créateurs et de nos meilleurs artistes que nous avons tous le droit de lui crier : Vous êtes en train de commettre une mauvaise action !

Certes, dans la déplorable situation, — faut-il dire dans le déplorable scandale ? — qui s'est créée à la dernière assemblée, chacun a, aux yeux d'un profane, les raisons et les torts, ses mérites et ses fautes.

Il est profondément regrettable qu'un homme tel que M. Charles Pathé, à qui l'art cinématographique doit la vie et le progrès, soit brutalement exclu de toute activité et de toute responsabilité dans la gestion d'un Consortium qui s'est formé autour de ses trente années de labeur et d'effort.

Il se peut parfaitement que certaines méthodes et certaines idées de ces pionniers du cinéma aient fait leur temps ; que la constitution d'un organisme plus vaste fut nécessaire afin de poursuivre, dans des idées plus modernes et plus larges, l'œuvre

si heureusement commencée. La marche du temps produit de ces nécessités, et des conflits sont inévitables entre l'âge mûr glorieux et la jeunesse entreprenante. De là à l'idée de « révocation » il y a loin ! La jeunesse paraît plus qu'entrepreneuse elle fait figure d'imprudente.

Il est, d'autre part, incontestable que l'impulsion donnée à Pathé-Consortium par M. Denis Ricaud, son administrateur délégué, à l'Édition est considérable, aussi bien comme intensité que comme effort d'art et d'autant plus méritoire qu'elle a été produite à un moment où dans un rapport célèbre M. Pathé déclarait abandonner à jamais cette partie de l'industrie cinématographique.

Ne l'oublions pas !

Des films comme *Les Trois Mousquetaires* et *l'Empereur des Pauvres* font honneur à ceux qui les ont conçus et qui ont trouvé les moyens pour les réaliser, et font naître le légitime espoir d'un avenir de plus en plus brillant, de plus en plus rémunérateur, de plus en plus glorieux pour l'art national.

Notre désir est de ne pas nous immiscer dans une querelle financière dont les chiffres et les arguments nous donnent un petit vertige, mais nous souhaitons simplement que de cette querelle, il ne reste rien. Même pas le souvenir en un temps prochain. Tous ceux qui se sont intéressés au cinéma depuis son invention, connaissent les grandes qualités et l'honorabilité parfaite des « révoqués ». Ils n'ont aucune raison de douter de l'entière bonne foi et de l'absolue probité des financiers qui sont entrés dans ce projet et de leur habileté administrative dont les preuves ne sont plus à faire. Que tout cela s'apaise pour le plus grand bien de notre art.

Unissons nos efforts, au lieu de les disperser par de vaines querelles. Qu'un peu d'indulgence surgisse d'une part, un peu de discrétion de l'autre, que les révocations, les plaintes et les jongleries de chiffres et d'actions soient à jamais balayées !

Et que, mon dieu, s'il est absolument nécessaire qu'il y ait du linge sale, que chacun le lave en famille !

Jean de ROVERA.

Les Présentations

Les morts nous frôlent.

Un homme prêt à l'abandon de sa famille est assassiné par le mari de celle qui devait fuir avec lui. Le mort, par son corps astral, assiste à ses propres funérailles, au jugement de son meurtrier ; il est, à certains moments, visible pour quelques-uns, il influe sur eux. Son rôle actif et passif est important. Une morale de croyant se dégage de ce film dont la partie terre-à-terre pourrait être réduite. L'ombre du mort, ce périsprit ambulant, présente une originalité incontestable et le dénouement, tout spirituel (dans le vrai sens), impose. En Angleterre, en Amérique, jamais le spiritisme ne fut plus qu'aujourd'hui l'objet de méditations, d'expériences et de souci. En France aussi, on l'étudie plus qu'autrefois, et voilà un film qui l'illustre.

Par l'entrée de service.

Un scénario touchant, sans doute, mais quelle exécution, en outre ! Une harmonie constante et rien de faux. Peut-être le couple aux mauvais sentiments qui joue un rôle dans deux ou trois scènes ne vaut-il pas l'intérêt mérité par les autres personnages, mais le reste, qui est presque tout, est magistralement réalisé, les trouvailles y sont copieuses en semblant naturelles. Quant à Mary Pickford, on dirait qu'elle peut vous étonner encore par son talent. On s'est tant servi de termes laudatifs et parfois à juste raison qu'on ne sait comment dire aujourd'hui. Le « très excellent » serait idiot et pourtant...

La grande artiste, qui est si menue, menue, est, dans ce film, la petite Jeanne, presque oubliée par sa riche mère chez une fermière, en Belgique, qu'elle appelle maman Marie. La vraie mère, un jour, vient la chercher, mais la paysanne la fait passer pour morte. Départ de la belle dame pour l'Amérique où elle s'est remariée (elle était veuve).

Quand l'invasion des Allemands commença en Belgique, les longs cortèges d'émigrants s'organisent et maman Marie envoie Jeanne en Amérique, afin qu'elle y retrouve sa mère, en apportant une lettre-confession, de façon à prouver le mensonge d'au-

trefois. C'est ensuite que Jeanne, accompagnée de deux petits orphelins qu'elle a pour ainsi dire ramassés sur une route de Belgique, arrive à la porte du château de sa mère. Une belle œuvre commence alors, la petite ne peut être reçue là que « par l'entrée de service ». Il lui est impossible de se faire reconnaître et, domestique préposée aux ouvrages pénibles, elle sera enfin placée où il faut et heureuse après des péripéties multiples et fort émouvantes. Il n'importe pas qu'on les signale ici, il sied seulement de noter la qualité de ce film et de redire que Mary Pickford...

Mais vous l'irez voir, n'est-ce pas ?

Miss Futuriste.

A cause de son excentricité, on l'a surnommée ainsi, et de son goût, en outre, pour le futurisme. A vrai dire on ne s'en douterait pas, car son mobilier, fort original, est charmant et ses canards-bibelots ont de la grâce. Quant à son végétarisme, il ne nous stupéfie pas.

Une fiancée et une épouse de ses amies abandonnent leur futur et mari pour devenir ses adeptes. Un explorateur se promet et parie de la conquérir. Il y parvient ? Bien sûr.

La princesse Alice.

D'après une pièce de Peple. Il manque au début l'émotion de haute qualité. On y voit mourir une sorte de Mimi qui laisse une enfant aux soins d'un sculpteur dont elle fut le modèle et qui est fiancé. Il fait partie d'un quatuor d'artistes qui ressemble au groupe de la *Vie de Bohème*. Il élève l'enfant. Il le fait savoir à la fiancée qui se marie avec un autre. La petite a grandi. Elle épousera son père adoptif après bien des scènes tristes et gaies. Thomas Meighan joue bien. L'éclairage est d'une belle opulence.

Le Chevalier errant.

En 1628, le lieutenant Wiwalt croit tué son chef qui se bat pour la France. Il se substitue à lui et revenu en Suède il se fait aimer d'une jolie et riche héritière, mais l'autre réapparaît. L'amour, pourtant, subsiste entre les deux jeunes gens, et le menteur ne serait pas châtié de ses impostures si l'on ne l'obligeait à devenir un chevalier errant. Il y a là de

belles reconstitutions. Les interprètes ont une allure capable de nous donner l'illusion de l'époque, surtout un bon vivant qui demande à boire tranquille. On revoit avec plaisir Mary Johnson. La figure de Gosta Ekman est belle et Axel Ringvall pourrait jouer un *Gargantua*.

Un magazine.

C'est dans le « Paramount-Magazine » que je les ai vus. Ils ont de la grâce et de l'endurance. Ils travaillent chez les Lapons et les Esquimaux dans de magnifiques paysages blancs. Bêtes de trait, elles servent longtemps. Devenus vieux, ils sont tués, pour être mangés. C'est ainsi qu'on les récompense.

Et voici les quartiers de New-York où se reconstituent comme des cités lointaines, celui des Polonais et des Russes, où l'on se croirait dans les bas-fonds de Varsovie, regardons ce marchand de pétrole qui fut chassé de Pologne et dont les écriteaux annoncent les marchandises en caractères hébraïques ; le marchand de tissus envahi par les chalands ; le centre italien (Mullery Street), c'est Venise sans le soleil, nous dit-on.

Scout Girls

Les jeunes Suédoises ont — beaucoup d'entre elles — l'habitude de prendre des vacances par groupe, à la campagne. Ce film nous les montre à la ferme, trayant des vaches, puis à la gymnastique... suédoise naturellement, et dans les champs. Une bouffée d'air pur semble passer.

Salomé

C'est une parodie. Imaginez une salle dans laquelle des spectateurs assistent à une représentation théâtrale. D'abord un épisode de la guerre de Sécession, puis *Salomé*. Les gaffes des acteurs et les erreurs de mise en scène autant que la physionomie du public sont des prétextes à des exagérations amusantes. C'est de l'Hervé sans la musique et sans les paroles. Hérode nous a rappelé Brasseur dans *l'Œil crevé*. La parodie au cinéma peut nous amuser beaucoup plus encore. Dans ce film-là, il y a de jolies danseuses, Mack Sennett sait les utiliser.

LUCIEN WAHL.

Les Pages de ma Vie

par

Fédor Chaliapine



Je me souviens seulement que mon père lança tout un flot d'injures, selon son habitude et m'envoya immédiatement à Arsk, une toute petite ville de province, pour y suivre les cours d'une école professionnelle des métiers. Je crois qu'il avait agi ainsi non pour avoir voulu faire de moi à n'importe quel prix un ouvrier mais parce que à Arsk il n'y avait pas du tout de théâtre. De toutes les villes qui existent dans le monde entier — c'est la ville la plus triste et la plus inutile.

C'était la première fois que je quittais mes parents, que je voyageais ainsi tout seul en carrosse de poste. La route était ravissante le temps aussi : un chaud automne avec un soleil doux qui caressait les arbres à travers l'air limpide. J'étais tout joyeux. Il me semblait que je m'en allais vers un pays de songe où règne la beauté loin de cette vie misérable que je menais au Faubourg des Drapiers.

Je choisis le métier de menuisier. J'avais vu que les élèves de la classe supérieure de cette section fabriquaient toutes sortes de casiers et de petits coffrets pour leur usage personnel et cela m'avait plu beaucoup. Mais bientôt ce métier ne m'inspira plus que du dégoût : c'est que le professeur en avait une habitude assez désagréable : il se servait de tous les ustensiles qui se trouvaient dans sa classe pour battre les élèves avec et comme il y en avait qui étaient assez massifs, ce moyen correction ne m'inspirait aucune confiance. Je demandai donc l'autorisation de passer à l'atelier de reliure. Là-bas, les instruments étaient plus légers et à la

rigueur si même sur votre tête un livre venait de s'abattre c'était tout de même moins dur qu'une planche de quelques centimètres d'épaisseur. J'appris ce métier très vite et je fis même un assez bon relieur :

Un jour (c'était en hiver) assis sur un banc près de l'entrée de l'école et pensant toujours au théâtre, à Kazan j'ai eu une idée subite : si je m'en allais d'ici pour retourner à Kazan ! J'avais quelques kopeks dans ma poche et en un instant je pris cette décision : entreprendre le voyage. Puis je me levai et me mis en route tout simplement. Seulement au bout d'une dizaine de verstes deux hommes à cheval m'attrapèrent : c'étaient un gardien de l'école et un de mes camarades de classe supérieure.

Sans rien dire, ils me prirent au collet et me ramenèrent de nouveau à l'école. Là-bas m'attendait naturellement une exécution copieuse et après avoir subi cette punition inévitable je me résignai à la perspective d'y rester jusqu'au printemps, ne voyant aucune possibilité de sortir plus tôt.

Mais tout à coup arriva une lettre de mon père : ma mère était tombée malade — il n'y avait personne pour veiller sur elle et à la fin un ordre pour moi : revenir immédiatement à la maison.

Le voyage fut assez long : j'étais admis dans une caravane de marchands qui transportaient leurs marchandises pour la foire prochaine. Ils n'étaient pas pressés du tout et s'arrêtaient souvent dans des auberges au bord de la route pour prendre des interminables tasses de thé au pain noir. Quelquefois ils m'invitaient

aussi et c'était délicieux ce thé chaud après des longues heures passées dans un chariot découvert par un temps glacial.

Ma mère, en effet, était gravement malade. Elle souffrait d'une manière atroce et ne cessait de gémir et de pousser des cris terribles. Et moi qui ne pouvais lui venir en aide ! C'était affreux. Peu de jours après on la transporta dans une clinique et là-bas le docteur Winogradoff avait fait un miracle : en un temps très court ma mère était guérie. Jusqu'à la fin de ses jours elle parlait de cet homme avec une révérence presque religieuse.

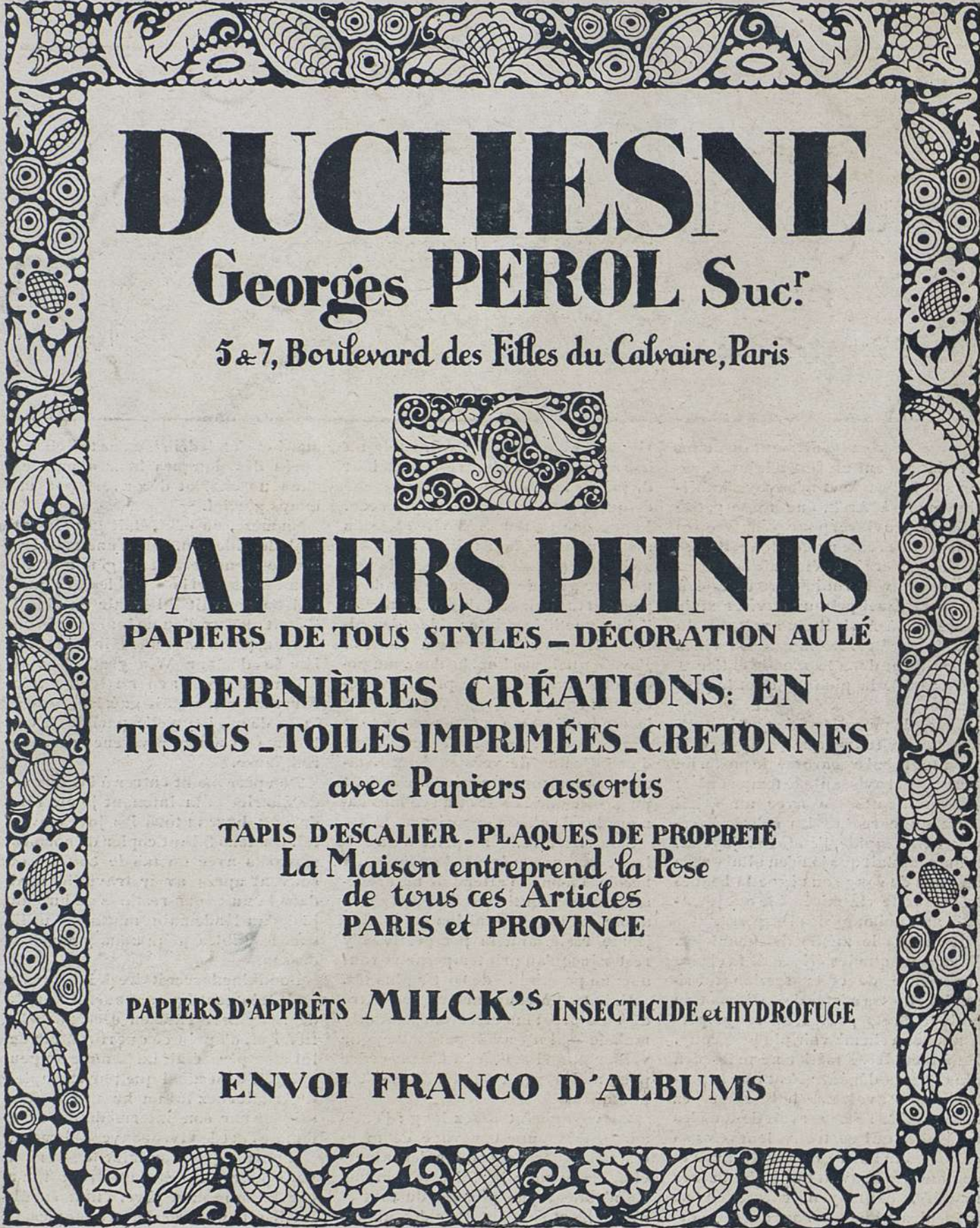
Mon père me fit entrer à l'Ouprava de district et maintenant je me rendais au bureau tous les jours avec lui. On nous faisait copier d'énormes rapports avec un tas de chiffres et souvent après avoir travaillé tard dans la nuit nous restions au bureau jusqu'au lendemain matin en utilisant les tables pour nous y coucher dessus.

Doudkine, le secrétaire de l'Ouprava était très gentil pour nous. Il venait de remplacer l'ancien secrétaire Tifief, qui, d'après ce que racontait de lui mon père, était un homme un peu spécial : c'est ainsi que par exemple, il gardait chez lui un knout pour enseigner par son intermédiaire à sa femme l'art de vivre convenablement.

Il paraît que Doudkine tenait mon père pour un très bon travailleur car lorsque mon père, étant saoul, lui disait des grossièretés inouïes, il ne faisait que sourire en clignant malicieusement l'œil.

(A suivre)

L. VALTER, trad.



DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

**DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES**

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS **MILCK'S** INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.